

# LE CANARD

FILIATREAU & RODIER,

ROFRIETAIRES.

**LE PREMIER VENTABLE QUININE DE CAMPBELL**

ET LE SEUL QUI GUERIT LES FIEVRES MARIAGES

**LE GRAND TONIC RENFORCISSANT JOUR**

FEUILLETON du 'CANARD'

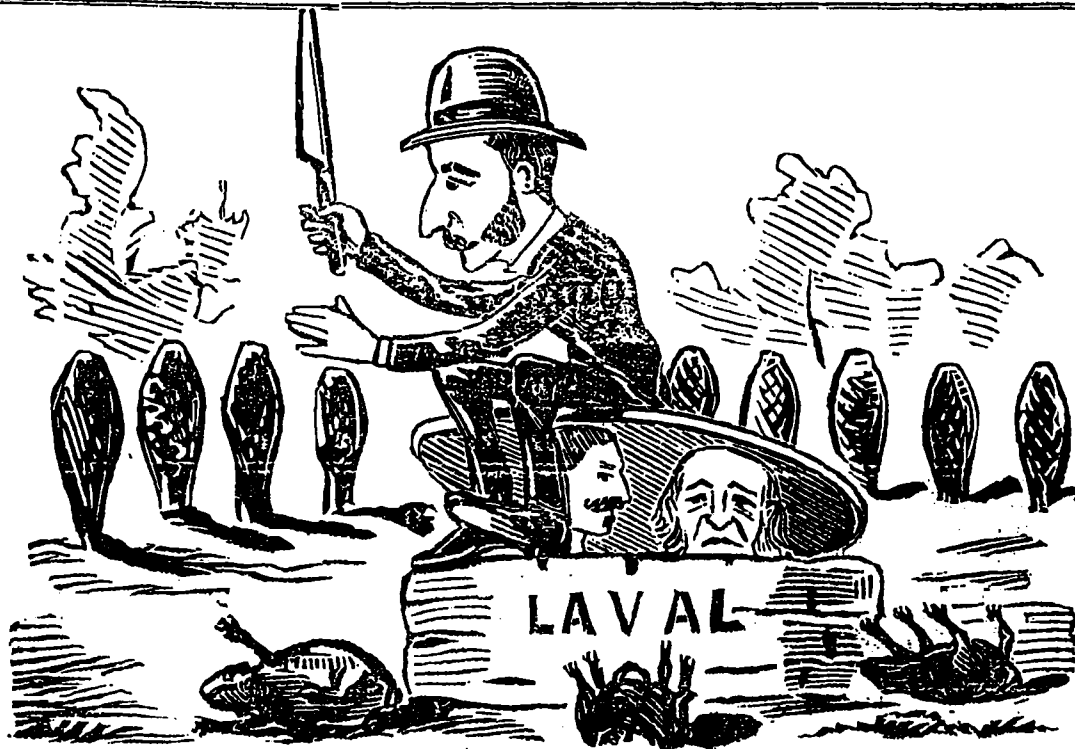
## Les Etoiles

RÉCIT D'UN BERGER PROVENÇAL.

Il vient de paraître chez Dentu un volume qui sera sans nul doute lu avec une vive curiosité; c'est le recueil qui publie chaque année, au bénéfice de la caisse des pensions, les écrivains qui composent le comité de la société des gens de lettres. Il a pour titre : *Chacun sa sienne*. Nous détachons de ce volume, véritable sorin littéraire, une petite perle dont l'auteur tient le premier rang dans les lettres, et que l'Académie française a couronné en attendant qu'elle lui ouvre son giron. Faut-il nommer Alphonse Daudet ?

..... Du temps que je gardais les bêtes sur le Luberon, je recevais des semaines entières sans voir âme qui vive, seul dans le pâturage avec mon chien Labri et mes ovaïles. De temps en temps, l'ermite du Mont-de-l'Uro passait par là pour chercher des simples, ou bien j'apercevais la face noire de quelque charbonnier du Pémont; mais c'étaient des gens muets, silencieux à force de solitude, ayant perdu le goût de parler et ne sachant rien de ce qui se disait en bas, dans les villages et les villes. Aussi, tous les quinze jours, lorsque j'entendais, sur le chemin qui monte, les sonnaillies du mulot de notre ferme m'apportant les provisions de quinzaine, et que je voyais apparaître peu à peu au-dessus de la côte, la tête éveillée du petit *miarro* (gargon de ferme, ou la coiffe rousse de la vieille tante Norade, j'étais vraiment bien heureux. Je me faisais raconter les nouvelles du pays d'en bas, les nouvelles, les mariages; mais ce qui m'intéressait surtout, c'était de savoir ce que devenait la fille de mes maîtres, notre demoiselle Stéphanette, la plus jolie qu'il y eût à dix lieues à la ronde. Sans avoir l'air d'y prendre trop d'intérêt, je m'informais si elle allait beaucoup aux fêtes, aux veillées, si elle venait toujours de nouveaux galants; et à ceux qui me demandaient ce que ces choses-là pouvaient me faire, à moi pauvre berger de la montagne, je répondrais que j'avais vingt ans et que cette Stéphanette était ce que j'avais vu de plus beau dans ma vie.

Or, un dimanche que j'attendais les vivres de quinzaine, il se trouva qu'ils n'arrivèrent que très tard. Le matin, je me disais : « C'est la faute de la grand'messe; » puis, vers midi, il vint un gros orage, et je pensai que la mule n'avait pas pu se mettre en route à cause du mauvais état des chemins, mais, sur les trois heures,



LA LAVAL

Le Docteur Gaboury et Bellerose sont dans le puits du dernier et ils sont condamnés à y froster. Leblanc ne paraît pas décidé à les laisser sortir. On va obturer la propriété de Bellerose en y plantant les queues de tous les castors qui ont péri pendant la dernière campagne électorale. Le bistouri du Docteur a servi à couper la queue de tous les castors.

le ciel étant lavé, la montagne luisante d'eau et de soleil, j'entendis parmi l'égoûttement des feuilles et le débordement des ruisseaux gonflés les sonnaillies de la mule, aussi gaies, aussi sèches qu'un grand carillon de cloches un jour de Pâques. Mais ce n'était pas le petit *miarro*, ni la vieille Norade qui la conduisaient.

C'était... devinez qui?... notre demoiselle, mes enfants! notre demoiselle en personne, assise droite entre les sacs d'osier, toute rose de l'air des montagnes et du rafraîchissement de l'orage.

Le petit était malade, tante Norade en vacances chez ses enfants. La belle Stéphanette m'apprit tout ça en descendant de sa mule, et aussi qu'elle arrivait tard parce qu'elle s'était perdue en route, mais à la voir adouber, avec son ruban rouge, sa jupe blanche et ses bottes, elle avait l'air d'être si fraîche et si gaie que je me sentais tout à fait guéri de mon chagrin.

Où la montagne ordonne! Mais vous ne pouvaient pas se laisser de la regarder. Il est vrai que je ne l'avais jamais vue de si près. Quelquefois, l'hiver, quand les troupeaux étaient retournés dans la plaine et que je rentrais le soir à la ferme pour couper, elle traversait la sente vivement, sans guère parler aux serviteurs, toujours parée et un peu fière... Et maintenant je l'avais là, devant moi, si près que moi; n'était-ce pas à en perdre la tête ?

Quand elle eut tiré les provisions du panier, Stéphanette se mit à regarder curieusement autour d'elle. Relevant un peu sa belle jupe au di manche, qui aurait pu saboter, elle entra dans le parc, voulut voir le coin où je couchais, la crèche de paille avec la peau de mouton, ma grande cape accrochée au mur, ma corbeille, mon fusil à pierre. Tout cela

l'amusaient. — « Alors, c'est toi que tu vois, mon pauvre berger? Comme tu dois t'ennuyer d'être toujours seul? Qu'est-ce que tu fais? A quoi penses-tu?... » J'avais envie de répondre : « A vous, maîtresse, » et je n'aurais pas menti; mais mon trouble était si grand que je ne pouvais pas seulement trouver une parole. Je crois qu'elle s'en apercevait, et que la méchante prenait plaisir à redoubler mon embarras avec ses malices. — « Et ta bonne amie, berger, est-ce qu'elle monte te voir quelquefois?... Ça doit être, bien sûr, la onève d'or, ou cette fée Estérelle qui ne court qu'à la pointe des montagnes... » Et elle-même, en me parlant, avait bien l'air de la fée Estérelle, avec le sourire de sa tête renversée et sa tête de bleu aller qui faisait de sa visite à l'habitant... « Ah! maîtresse, » dit-elle, en partant, emportant ses corbeilles.

Lorsqu'elle disparut dans le sentier en pente, il me semblait que les canotiers, rouant sous les sabots du mulet, me tombaient un à un sur le cœur. Je les entendis longtemps, longtemps; et jusqu'à la fin du jour, je restai comme ensommeillé, n'osant bouger, de peur de faire un autre rêve. Vers le soir, comme le fond des vallées commençait à devenir bleu et que les bêtes se soulevaient, en bêlant, l'une contre l'autre pour rentrer au parc, j'entendis qu'on m'appela dans la cour, et je vis paraître notre demoiselle, non plus riante ainsi que tout à l'heure, mais tremblante de froid, de peur, de mouillure. Elle paraît qu'au bas de la côte elle avait trouvé la Sorgue grossie par la pluie d'orage, et qu'en voulant passer à toute force, elle avait risqué de se noyer.

Le terrible, c'est qu'à cette heure de nuit, il ne fallait plus songer à retourner à la ferme; car le chemin

par la traverse, notre demoiselle n'aurait jamais su s'y retrouver toute seule, et, moi, je ne pouvais pas quitter le troupeau. Cette idée de passer la nuit sur la montagne la tourmentait beaucoup, surtout à cause de l'inquiétude des siens. Moi, je la rassurais de mon mieux : « En juillet, les nuits sont courtes, maîtresse... Ce n'est qu'un mauvais moment. » Et j'allumai vite un grand feu pour sécher ses pieds et sa robe, toute trempée de l'eau de la Sorgue. Ensuite j'apportai devant elle du lait, des fromages; mais la pauvre petite ne songeait ni à se chauffer ni à manger, et de voir les grosses larmes qui montaient dans ses yeux, j'avais envie de pleurer, moi aussi.

Dependant la nuit était venue tout à fait. Il ne restait plus sur la crête des montagnes que les quelques étoiles, une vapeur d'aurore, et la lune couchante. Je vis que notre demoiselle entraînait se reposant dans le parc. Ayant étendu sur la paille fraîche une belle peau toute neuve, je lui souhaitai la bonne nuit, et j'allai m'asseoir dehors, devant la porte... Dieu m'est témoin que malgré le feu d'amour qui me brûlait le sang, aucune mauvaise pensée ne me vint; rien qu'une grande fièvre de songer que dans un coin du parc, tout près du troupeau curieux qui la regardait dormir, la fille de mes maîtres, comme une broie plus précieuse et plus blanche que toutes les autres, reposait, confiée à ma garde. Jamais le ciel m'avait paru si profond, les étoiles si brillantes...

Tout à coup, la clai-voie du parc s'ouvrit et la belle Stéphanette parut. Elle ne pouvait pas dormir. Les bêtes faisaient orier la paille en remuant, ou bêlaient dans leurs rêves. Elle aimait mieux venir près du feu. Voyant cela, je lui jetai ma peau de bique sur les épaules, j'acti-

vai la flamme, et nous restâmes assis l'un près de l'autre, sans parler. Si vous avez jamais passé la nuit à la belle étoile, vous savez qu'à l'heure où nous dormons, un monde mystérieux s'éveille dans la solitude et le silence. Alors les sources chantent bien plus clair, les étangs allument de petites flammes. Tous les esprits de la montagne vont et viennent librement; il y a dans l'air des frémissements, des bruits imperceptibles, comme si l'on entendait les branches grandir, l'herbe pousser. Le jour, c'est la vie des êtres; mais la nuit, c'est la vie des choses. Quand on n'en a pas l'habitude, ça fait peur... Aussi notre demoiselle était toute frissonnante et se serrait contre moi au moindre bruit. Une fois, un cri long, mélancolique, parti de l'étang qui luisait plus bas, monta vers nous en ondulant. Au même instant une belle étoile filante glissa par-dessus nos têtes dans la même direction, comme si dans cette plainte que nous venions d'entendre portait une lumière avec elle.

« Qu'est-ce que c'est? me demanda Stéphanette à voix basse.

— Une âme qui rentre au paradis, maîtresse; » et je fis signe de croix. Elle se signa aussi, et resta un moment la tête en l'air, très recueillie. Puis elle me dit : « C'est donc vrai, berger, que vous êtes sorcier, vous autres ? »

— Nullement, notre demoiselle. Mais ici nous vivons plus près des étoiles, et nous savons ce qui s'y passe mieux que les gens de la plaine. » Elle regardait toujours en haut, la tête appuyée dans la main, entourée de la peau de mouton comme un petit père céleste : « Qu'il y en a! Ça c'est beau! Jamais je n'en avais tant vu... Est-ce que tu sais leur nom, berger ? »

— Mais oui, maîtresse... Tenez! juste au-dessus de nous, voilà le *Chemin de Saint-Jacques* (la voie lactée). Il va en France droit sur l'Espagne. C'est saint Jacques de Galice qui l'a tracé pour montrer sa route au brave Charlemagne lorsqu'il faisait la guerre aux Sarrasins (1). Plus loin, vous avez le *Char des âmes* (la grande Ourse) avec ses quatre étoiles respicueuses. Les trois étoiles qui vont devant sont les trois bêtes, et cette toute petite contre la troisième, c'est le *chartier*. Voyez-vous tout autour cette pluie d'étoiles qui tombent? Ce sont les âmes dont le bon Dieu ne veut pas chez nous... Un peu plus bas, voici le *raton* ou les *Trois Rois* (Orion). C'est ce qui nous sert d'horloge, à nous autres. Rien qu'en les regardant, je sais maintenant qu'il est minuit passé. Un peu plus bas, toujours vers le midi, brille *Jean de Milan*, le flambeau des astres (Sirius). Sur cette étoile-là, voici ce que les bergers racontent. Il paraît qu'un jour *Jean de Milan* avec les *Trois Rois* et la *Foucinère* (la Pégase), furent invités à la noce d'une étoile de leurs amis. La *Foucinère*, plus pressée, partit, dit-on, la première; et prit le chemin haut.

Regardez-la là haut, tout au fond du ciel. Les *Trois Rois* coupèrent plus bas et la rattrapèrent; mais ce paresseux de *Jean de Milan*, qui avait dormi trop tard, resta tout à fait derrière, et furieux, pour les arrêter, leur jeta son bâton. C'est pour quoi les *Trois Rois* s'appellent aussi le *Bâton de Jean de Milan*... Mais